

« La lune, rien que la lune! »

Carole Fréchette

Number 39, 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28630ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fréchette, C. (1986). Review of [« La lune, rien que la lune! »]. *Jeu*, (39), 177–179.

parle d'écologie humaine, d'amour et de communication, c'est la confusion entre le présent et le passé, sur laquelle elle joue, et la double urgence de partir et de garder contact, qu'elle met en scène. Ce spectacle venu du Nord portait en lui le parfum de l'Europe et l'ampleur des Amériques.

solange lévesque

fragments

«la lune, rien que la lune!»

Spectacle de la Troupe Circus. Texte de Clément Cazels. Mise en scène: Robert Dion, assisté de Clément Cazels; musique originale: François Dupuis; scénographie: Claude Goyette, assisté de Dominique L'Abbé; éclairages: Michel Beaulieu. Avec Yvan Côté, Jacqueline Gosselin, Yolande Hudon, Rénald Laurin, Pierre Leclerc, Guy Lemelin, Marc Proulx et Pierrette Venne. Production du Théâtre du Nouveau Monde présentée au Théâtre du Nouveau Monde, du 16 janvier au 15 février 1986.

on nous avait promis la lune

On pouvait lire au programme un résumé de l'argument qui ressemblait à peu près à ceci: Un homme tombe amoureux fou d'une fée — «coup de foudre et rêve merveilleux» —, il est ensuite battu, bousculé, piétiné sans trop savoir pourquoi ni comment (*sic*). Suivent d'autres péripéties — «la justice s'en mêle» — qui le conduisent finalement à la mort. Cette histoire, bien mince il est vrai, et plutôt confuse, est d'une clarté éblouissante comparativement au méli-mélo qu'on a pu voir sur la scène. Bien malin celui qui a pu déceler dans ce spectacle l'ombre d'une apparence de fil conducteur, car *la Lune, rien que la lune!* n'est pas autre chose qu'un spectacle d'acrobatie déguisé — maladroitement — en pièce de théâtre.

L'entrée en matière s'étire pendant trente longues minutes, au cours desquelles un narrateur nous «explique» le sens de la fête, sur fond de gymnastique acrobatique. Il nous assomme à coups de «sourire à la vie» et de «pied de nez à la mort». Cela ressemble à n'importe quoi — à l'école peut-être — mais surtout pas à une fête. Puis l'action commence. (L'action?) Et le



narrateur parle sans arrêt, et les jongleurs jonglent; les trapézistes se balancent, les athlètes bombent le torse, et on ne comprend toujours pas de quoi il s'agit. On cherche en vain «l'aventure tragique» de l'homme amoureux, on attend la fantaisie annoncée en lettres capitales dans toute la publicité. On va de phrases creuses en métaphores banales, de faux sourires en fausses larmes, de l'ennui à l'ennui...

Mettons les choses au clair. Je ne déteste pas l'acrobatie; j'ai même déjà trouvé beaucoup de plaisir aux spectacles de Circus. J'aime l'harmonie des corps, la maîtrise parfaite, l'équilibre, le rythme, l'agilité, la souplesse et j'aime bien qu'il y ait de l'intelligence et de l'humour dans tout cela. Les acrobates de Circus ajoutent justement cette touche subtile, se rendant parfois à la frontière du théâtre pour replonger aussitôt dans le jeu gratuit de la culbute et du saut périlleux. Par contre, je trouve tout à fait inacceptable qu'on me réserve les mêmes pirouettes — j'ai reconnu au moins la moitié des numéros — et qu'on les appelle «théâtre» parce qu'un narrateur pontifie sur le symbolisme de la balançoire et sur la beauté de la jonglerie.

Pourquoi ce texte insipide, posé comme un cataplasme sur des gestes qui se suffisent à eux-mêmes? Pourquoi ce mariage forcé entre ce qui est théâtre et ce qui ne l'est pas? Et surtout pourquoi, mais pourquoi donc, Circus au T.N.M.? Pourquoi une compagnie de cette importance, censément vouée à la diffusion du théâtre de répertoire, se lance-t-elle dans une aventure aussi hasardeuse? Si le T.N.M. veut prendre le risque de la création (ce qui n'est pas nécessairement son rôle), qu'il fasse au moins preuve d'un peu de discernement en s'appuyant, c'est un minimum, sur un texte solide!

carole fréchette

«à deux doigts de la bouche»

Action dansée par Paul Cardin, Nathalie Derome et Jacques Therrien. Présentée à Tangente du 10 au 19 octobre 1985. Présentée aussi sous le titre *Buddies and Bones* au Theatre Project à Baltimore, du 15 novembre au 15 décembre 1985.

performance oui et performance non

Il y a la performance dans les galeries d'art et la performance de la chanteuse. Se nourrissant des deux, il y a *À deux doigts de la bouche*.

Ce qui crée le choc de ce spectacle, c'est la rencontre qu'il fait advenir entre deux langages. Ce n'est pas une représentation mais une performance; le représenté s'efface devant le présenté. Dès que le percussionniste Paul Cardin entre en scène, on est fixé: il relève une jambe de son pantalon pour actionner sans entrave les pédales de sa batterie et, comme il est de dos au fond de l'espace de jeu, il ajuste un rétroviseur pour suivre les évolutions des deux autres participants au spectacle. Le semblant est banni. Les gestes accomplis dans le spectacle, qu'il s'agisse de suspensions à une barre fixe ou de torsions de vêtements, ne représentent rien. Ils sont. Ils tiennent d'un bouger dont les lois, les règles appartiennent en propre au spectacle.

Pourtant, si le présenté est la chaîne du spectacle, la représentation telle qu'on la connaît, telle qu'on l'attend, en est la

La Lune, rien que la lune!, le mariage forcé du théâtre et de l'acrobatie. Sur la photo: Yolande Hudon et Rénauld Laurin du groupe Circus. Photo: Robert Etcheverry.